

John King

# Prison House

Roman traduit de l'anglais

par DINIZ GALHOS



## Du même auteur au Diable vauvert

SKINHEADS, roman, 2012

WHITE TRASH, roman, 2014

ENGLAND AWAY, roman, 2016

Titre original: THE PRISON HOUSE

ISBN: 979-10-307-0178-4

© John King, 2004

© Éditions Au diable vauvert, 2018, pour la traduction française

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audible.com](http://www.audible.com)  
[contact@audible.com](mailto:contact@audible.com)

CE LIVRE EST DÉDIÉ À MA MÈRE

*Avec mes remerciements à Tomak, champion de dammer*

« Ah, en vérité, les ombres de cette prison se referment sur nous, êtres nouveau-nés, et bien trop vite nous oublions.

Et pourtant, quand nous étions nouveau-nés nous nous souvenions bel et bien d'autres époques et d'autres lieux. Nourrissons impuissants, dans d'autres bras que les nôtres ou rampant au sol tels des quadrupèdes, nous rêvions que nous volions dans les airs. Oui, et nous souffrions les tourments et les tortures des peurs cauchemardesques de choses indécisées et monstrueuses. Nous, nouveau-nés sans expérience, sommes nés avec la peur, avec le souvenir de la peur : et le souvenir, c'est l'expérience. »

Jack London, *Le Rôdeur des étoiles*

# CE QUE DISENT LES SAGES

Le marchand de glaces se colle aux barreaux de la cellule, avec un air vicieux, menaçant, en répétant je baise toi, je baise toi vraiment bien, baise toi tellement bien tu plus jamais marcher, mon ami, et dans ses yeux électriques, bordés de mascara je ne trouve ni pitié, ni humanité, je comprends que ce n'est qu'une terreur de récré de plus dans une cour d'école remplie de lâches. Je fais ce qu'on m'a toujours dit de faire et tends l'autre joue. Je ne dis rien. Me refuse à entendre ses paroles obscènes. Mais c'est très dur. Et en fermant les yeux de toutes mes forces je cherche un sanctuaire, et trouve le juge qui m'a condamné plus tôt dans la journée, son visage rouge sang coagulé qui tourne au violet, son poing serré, levé tandis qu'il déclame un sermon tonitruant, la fureur de sa harangue plus encore que ses paroles me rappelle que je suis la lie de l'humanité, plus bas que terre, indigne même de lécher ses semelles. Personne ne peut endurer indéfiniment un tel niveau d'insulte et je finis par rouvrir les yeux, le violeur aux esquimaux m'adresse un baiser humide et se frotte les couilles,

balançant son bassin d'avant en arrière en gémissant je baise toi bien. Je m'appuie dos au mur, glisse au sol et reste assis en silence, tout comme les six autres prisonniers, chacun de nous tête baissée et corps courbé, enterrés vivants en détention provisoire.

J'ai la tête qui pulse à l'endroit où il faudrait des points de suture, mais les gardes répondent demain demain, avec leurs mains qui s'agitent vivement et leur langue qui roule mollement, leur langue étrangère et moi un étranger, le sens de leurs mots sculptés dans l'air. Ils peuvent voir la coupure sur mon front, plaie ouverte mûre pour l'infection, le sang séché et l'ecchymose, haussent juste les épaules et passent leur chemin. Chaque rafale de courant d'air froid amène un vent de paranoïa, microbes mortels tout droit sortis des élevages de poulets de l'Est, bactéries surfant sur les bourrasques, aussi vieilles que la planète.

Je tremble en pensant à la gangrène, effleure la peau lâche et grimace, la peur excite le vendeur d'esquimaux et il se lèche les lèvres et ouvre la braguette de son pantalon en nylon pour exhiber un pénis flaccide. Il poursuit sa danse outrageante, avide de réaction, et d'autres hommes se jetteraient en avant et attraperaient sa tête et l'écraseraient contre les barreaux, la briseraient comme une noix de coco, mais pas moi. Je suis un homme pacifique et blesser cet imbécile serait un péché. Il commence à tirer sur sa queue, essaye de se faire bander mais sans résultat, et malgré sa perversion le vrai choc c'est de me rendre compte que bien qu'il ait un nez et une bouche et deux yeux opaques le pédophile esquimau n'a pas de visage.

Monsieur Fair disparaît à la limite de mon champ visuel et je me souviens de la première fois où je l'ai vu pas loin du terrain communal, je me demandais pourquoi son visage était si inexpressif, mais là on est bien plus tard et je suis tout en haut de la cage à poules, cette structure de jeu pour

enfants, en train de regarder la route et les maisons de l'autre côté des terrains de foot, tentant de voir si je peux reconnaître une fenêtre familière, les toits minuscules sous le ciel nu, la violence du soleil gelé me pousse à me tourner vers les fougères mortes qui bordent le jardin d'enfant, squelettes de charbon, et les arbres à feuilles persistantes qui ploient sous ce vent qui me lacère le visage, et à l'école on apprend qu'il y a des conifères et des arbres à feuilles caduques et que conifère signifie qui ne perd jamais ses feuilles, et ça signifie qu'ils ne meurent jamais, et déjà à cette époque je sais qu'il vaut mieux ne pas s'éloigner de l'aire de jeux pour traîner là-bas, comme dit Maman, on ne sait jamais, ce monde est plein de gens gentils mais il y en a aussi des méchants, il vaut mieux rester là où on peut nous voir, et le souvenir de Monsieur Fair me rappelle les oignons frits et un refrain connu, et comme toujours il porte son drôle de chapeau, je n'arrive jamais à savoir si c'est un cancre ou un clown, et il disparaît dans une bouffée de fumée et j'observe la petite enfilade de boutiques, je me vois des années en arrière en train de regarder un ours en peluche à travers la vitrine, j'attends que quelqu'un devine son nom et le ramène chez lui et plus que tout au monde je voudrais remporter ce concours, mais le souvenir se rompt là et c'est le jour le plus chaud de toute l'année et je suis devant la camionnette d'un marchand de glaces avec Maman qui essaye de se décider entre une glace à l'eau et un cône, et c'est à nouveau l'hiver et je suis à nouveau tout en haut de la cage à poules en train de regarder sur le côté du terrain communal là où la terre disparaît, la neige recouvre l'herbe et la glace court sur les barres de fer, le froid tranche dans les gants et pique les mains et peut-être que la peau de mes mains va se détacher d'elle-même alors que je me balance en faisant comme si j'étais un singe échappé du zoo, je lâche la barre et mes pieds picotent quand ils frappent le béton, mais je m'en fiche, et



en laissant l'aire de jeux derrière moi je me précipite jusqu'au bout du monde, souriant à la vue de ce petit garçon de la jungle qui laisse traîner ses bras dans la neige, piste si facile à suivre pour ceux qui le traquent.

Le pédé esquimau a la bave aux lèvres, perdu dans un mantra de je baise toi fort, baise toi très fort, baise toi tellement fort que tu pleurer et appeler ta mère, et après je baise ta mère, oui, je baise toute ta famille, et je me relève d'un coup et j'essaye de l'attraper à travers les barreaux, mais il est trop rapide, esquive comme un danseur étoile, et je secoue les barreaux de fer en lui promettant que si on se recroise je le crève, et il saute sur lui-même, poitrine gonflée comme un coq, en chantonnant tu tues jamais moi, non, je baise ta mère et je baise toi, jusqu'à tu meurs, c'est moi promets, mon ami, et il ricane et gigote de plaisir. Les professeurs me répètent de ne jamais répondre aux insultes, m'obligent à baisser la tête de honte, le violeur tique en entendant des voix tout près, détale sans un regard derrière lui. Je ne suis rien à ses yeux, c'est le sentiment de supériorité seul qui importe. C'est la même chose pour tous les sadiques. Je me rassieds par terre.

Un très vieil homme se trouve en face de moi, muscles fripés et os qui tremblent, et je voudrais qu'il soit chez lui en face d'un bon feu avec son amour d'enfance, un thé bien chaud, à transmettre sa sagesse à ses petits-enfants, des histoires de dur labeur et de nobles luttes et d'insouciantes voyages aux quatre coins du monde, mais au lieu de ça il est dans une cellule avec des hommes qui pourraient le tuer d'une simple gifle, s'ils le voulaient, s'ils le remarquaient vraiment. C'est un raté, qui est en train de gâcher ses dernières années. Je l'imagine petit garçon avec un large sourire édenté et des rêves plein la tête, en train de faire du vélo avec ses amis, de jouer à cache-cache, de tourner sur un tourniquet en attendant d'avoir la tête qui tourne pour sauter, trébucher et tomber sur le gazon

en riant, courant vers sa mère, aidant sa grand-mère, je me vois au passé et au futur.

Je suis agenouillé devant la cheminée avec Mamie et elle râle en nettoyant la grille, en ramassant la cendre avec une pelle, et elle tourne et pointe du doigt un rouge-gorge perché sur le bord de la fenêtre, qui mâchonne du pain en nous regardant travailler. Le rouge-gorge cligne des yeux et s'envole d'un coup, de retour dans son nid dit Mamie, pour nourrir ses petits et retrouver Madame Rouge-Gorge, et je me retourne vers l'âtre, me penche en avant et plonge les yeux dans les ténèbres de la cheminée, demande s'il y a des enfants morts là-dedans, des méchants garçons qui ont trop mangé et sont restés coincés, et Mamie éclate de rire et secoue la tête et répond bien sûr que non mon chéri, et elle me regarde et elle me dit que je suis vraiment un très gentil garçon, un garçon pas comme les autres, et que je ne devrais pas autant m'inquiéter pour tout. Elle espère que je ne changerai jamais. Me dévoile les secrets d'une vie réussie et me montre le porte-bonheur qui un jour m'appartiendra, et j'écoute attentivement, prenant tout comme parole d'évangile. Et je déchire du papier journal, j'en fais des boules bien serrées et je les dépose avec les brindilles et les charbons, j'en fais de longues bandes qui dépassent d'un côté de la grille. Le soir c'est à moi d'allumer ces amorces. Je n'ai que trois ou quatre ans et je ne dois jamais jouer avec les allumettes, sauf quand Maman et Mamie sont avec moi, et j'adore la façon dont le bois et le charbon couvent juste avant de s'enflammer et une fois que le feu est parti mon travail s'achève et je m'assieds pour regarder les flammes, sentir leur chaleur jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller au lit. C'est un souvenir très fort. Une époque heureuse.

En plus du vieil homme il y en a un jeune, dix-huit ou dix-neuf ans avec des baskets neuves et une casquette de base-ball trouée, une expression maussade sur son visage de cire qui

se plisse; un homme la trentaine approchant le crâne rasé et un manteau de cuir déchiré, un bandage à la main; deux gros hommes d'âge mûr en costume brillant, bedaine débordant par-dessus leur pantalon super classe, un carré de carton coincé entre leurs cheveux gominés et le mur. Cinq criminels jugés coupables et moi, l'homme innocent qui ne fait que passer, globe-trotteur pacifique et romantique qui n'a rien à faire ici et ne mérite pas d'être traité de la sorte. J'étais sûr qu'il y avait six autres prisonniers, mais en recomptant je n'en trouve que cinq. Je suis crevé et paumé et sans savoir si tout cela est vraiment en train d'arriver, je regarde fixement le mur.

Ce que je sais c'est que demain j'irai en prison. Les vertueuses mises en garde du juge sont travesties par l'interprète, qui lui-même dissimule sa propre satisfaction, elles s'insinuent dans mon cerveau, remuent une vie entière de conditionnement social, le grand mythe de la prison et de l'incarcération et la cruauté crasse de l'humanité soudain tangible, mon crâne, une bibliothèque vide et fermée où leurs mots résonnent et se reforment, des frissons qui descendent le long de ma colonne vertébrale. J'essaie d'oublier, mon raisonnement faussé par la panique, en devinant les crimes des hommes qui m'entourent. Je me figure le vieil homme en monstre et en vagabond, le jeune homme en agresseur et en voleur, le chauve en mac et en cultivateur de haschisch, les deux gros en tueurs à gages et coupables d'infractions au Code de la route. Il faut être fou pour s'imaginer des trucs pareils, je relève les yeux et fixe une fissure au plafond, m'oblige à y voir la tige d'une plante, compte lentement les terminaisons nerveuses. Même si je parlais leur langue je ne leur poserais aucune question sur leurs vies, à plus juste titre sur leurs crimes. Je ne veux rien savoir. Moins on en sait, mieux on se porte, vraiment. Ce qui compte c'est comment je vais affronter les quelques jours qui vont suivre, et les années à venir.

Mais je suis nerveux, incapable de tenir en place, je me lève et m'approche de la fenêtre, un petit oblong avec trois barreaux et pas de vitre. Je referme les mains sur ces barreaux, et tire de tout mon poids pour me rendre compte qu'ils sont solidement fixés, la poudre de rouille glissant entre mes doigts laisse place au métal granuleux. L'air plus sain me rappelle la puanteur de la cellule, au fond des chiottes à la turque la merde et la pisse macèrent dans des relents rédhibitoires. L'atmosphère est oppressante. Je relève plus haut le nez, prêt à attraper au vol la prochaine bouffée d'oxygène, j'oublie la gangrène et la peste qui en veulent à mon front, je pense au plus court terme. Dehors la ville est profondément endormie, l'éclairage public grogne pendant que des régiments de citoyens comme il faut se perdent en rêve dans leurs millions de secrets, un emmêlement de câbles électriques aériens ronronne sous une lune croissante, l'électricité apprivoisée, mais prête à se déchaîner pour immoler des milliers de vies. Tout ce que j'attends de la miennne, ce serait de m'enfuir de ce commissariat et courir jusqu'aux docks, me perdre au milieu des machines et des containers, traverser une passerelle et embarquer sur un tanker à destination de la Nouvelle-Orléans ou de San Francisco, Bombay ou Calcutta. Je me fous de savoir où il m'emmènera, du moment que c'est loin de cette cellule et des années de prison qui m'attendent au sommet de la colline.

En soulevant mes pieds de terre j'essaye encore de desceller les barreaux, je voudrais que mon poids décuple, mais ils ne cèdent pas, et même s'il était possible de les tordre et de se faufiler dans l'ouverture, la chute m'estropierait. J'imagine le juge qui dodeline de la tête en ajoutant des années à ma peine, se lançant dans une nouvelle tirade, et je sens son regard peser sur moi, je l'imagine en train de vendre des sucettes à la gare, marchand d'esquimaux professionnel levant son marteau et étourdissant la cour à grand renfort de menaces éloquentes. Je

tourne la tête et surprend le jeune homme en train de baisser les yeux. Des bruits de pas résonnent dehors et je retourne à ma place au pied du mur, un gardien vient compter les têtes, se gratte l'oreille et bâille, reprend sa ronde.

Je reste longtemps éveillé, mal au crâne et front pulsant, une confusion cyclonique balaye chaque tentative de tirer les choses au clair. Il est important que je reste alerte, concentré et que je continue à lutter contre le sommeil, mais les murs de la cellule sont nus, pas même une ligne de graffiti sur laquelle se fixer, et mon esprit est faible, sans cesse de retour dans ce tribunal. L'interprète revient et explique l'horreur qui m'attend en prison, les psychopathes qui aiguisent leurs couteaux et lubrifient leur queue, une orgie de mutilation et de sodomie. L'enfer est sur terre et je suis sur le point d'y pénétrer, le juge et ses laquais s'en félicitent, les petits sourires suffisants des bureaucrates et les médias qui se repaissent de cette forme faussée de rétribution. Le viol masculin, c'est leur fantasme et ma terreur. Je préfère encore mourir. Et la mort aussi m'a été promise. Cette cellule de commissariat est le lieu où on attend le début de la terreur, et même si c'est la nuit que sortent les monstres, même si je veux qu'elle passe vite, je veux aussi qu'elle dure à tout jamais. J'avale difficilement une bouffée d'air alors que les murs se rapprochent et que la pièce rétrécit, la poitrine serrée et les côtes qui écrasent les poumons, les dents qui grincent et je m'efforce d'inspirer en rejetant le tribunal de mon cerveau.

Un demi-sommeil de sursauts et de petites décharges électriques finit par l'emporter et contre mon gré le jour est ressuscité, les visages furieux des autorités qui crachent leur bile raciste, me pointent m'accusent me reconnaissent coupable de toutes sortes de crimes, et je suis un condamné détesté entouré de citoyens modèles suintant de dégoût pour cet inconnu étranger apatride fauteur de trouble réfugié, leur

colère calcine l'air, ces mensonges dont on me crible avec des mots que je ne peux pas comprendre, encore moins nier, les poings sourds qui s'abattent et les pieds qui tapent au sol, acceptables quand cela vient de professionnels censés rester maîtres d'eux-mêmes, et les yeux du juge à deux doigts de gicler de leurs orbites et la mine sombre du procureur qui exige une juste rétribution, le tribunal transformé en scène de théâtre remplie de comédiens jouant des rôles convenus à l'avance, le procureur qui insiste pour que le châtement soit à la mesure de mon crime, l'interprète qui imprime sa propre malignité à la procédure tandis que le pervers à esquimaux vend sa vanille et siffle les vilains garnements qu'on emmène menottes aux poings, les hypocrites qui l'y encouragent, se félicitant que sous-être les torture de la sorte, et je me relève et je bondis et tends la main vers le marchand de glaces et cette fois je l'attrape par le cou et parce qu'il est là ici et maintenant je leur fais tous payer en lui écrasant la tête contre les barreaux, et il y a un craquement sonore pour le juge et un autre pour le procureur, un pour l'interprète, d'autres fractures graves pour les bureaucrates et les techniciens, les laquais et les lèche-culs et les notables mesquins, pour les policiers responsables de l'interpellation, et jusque tout en bas de la liste, je brise les crânes de tous ceux qui m'ont fait du tort en remontant jusqu'à la cour d'école. Et encore et encore et encore. Ils voudraient que j'aie peur des autres détenus, et c'est vrai, je les crains, mais je tiens dans ma main le texte sacré et jure de ne jamais me rendre et de ne jamais faire le sale boulot à leur place. Et je me réveille en sueur. Déglutis avec difficulté. Et le temps reprend ses droits.

Je voudrais tout recommencer du début, m'asseoir avec ma grand-mère devant le feu et sentir les bras de ma mère autour de moi, et en regardant le vieil homme en face de moi je me demande si c'est vrai que plus les années passent plus

les anciens souvenirs gagnent en force. Sa bouche remue, il mâchonne dans le vide gencive nue contre gencive nue, comme au tout début, et il toussote et hisse un corps rompu, trébuche jusqu'aux toilettes pour baisser son pantalon et s'accroupir. Ses boyaux explosent et éclaboussent la pierre. J'enfonce mon visage dans mes genoux. La puanteur de sa merde rance emplît la cellule. J'enfonce mon visage encore plus fort, j'attends que l'odeur passe. Il se nettoie avec l'eau du seau, tâche de son mieux de laver cette honte, détourne le regard en retournant à sa place. Je retombe dans le sommeil, me perds dans les ténèbres, le faible son des sanglots du vieux m'accompagne jusqu'au fond.

Certains hommes se réveillent le matin pour voir le visage d'une épouse dévouée posé sur l'oreiller d'à côté, savourent la respiration douce de l'endormie et l'odeur rassurante du talc bon marché. Peut-être aperçoivent-ils les yeux mi-clos d'une petite amie aimante, gouttes de parfum de luxe derrière des oreilles délicates. Ou peut-être s'étonnent-ils de ce regard d'étrangère inconnue qui soutient le leur, un baiser passionné chassant les relents d'alcool. Tout autour du monde des hommes ouvrent les yeux pour scruter des femmes et absorber leur chaleur, noyés dans de gigantesques vagues d'amour et de respect, mais pour certains d'entre nous, les errants qui parcourent la terre au gré des vents, les vagabonds et les clodos et les paumés, eh bien ça ne se passe pas toujours tout à fait comme ça. Pour les gens comme moi, le matin, c'est le fracas de la matraque d'un flic contre les barreaux d'une cellule, la puanteur de chiottes ouverts et un visage masculin, mal réveillé, qui aboie des ordres. L'espace d'une demi-seconde, c'en est presque marrant.

La porte de la cellule s'ouvre et je tends les mains pour les menottes, la réalité reprend le relais dans le cliquetis des

bracelets argentés, le policier les referme presque tendrement. Il me guide hors de la cellule, me fait traverser une grille et un couloir où s'alignent des portraits croqués noir et gris, les dessinateurs ont beau avoir résisté à un instinct naturel, ils ont agrandi les arcades sourcilières et rapproché les yeux, une enfilade de lèvres mauvaises sous des groins de porcs. Même les cheveux, courts ou longs, évoquent des fils électriques, les crayons affûtés apportent une nuance violente. Aucune femme jusqu'à ce que les portraits-robots laissent place aux photographies couleur des scènes de crime. Les torsos prédominent. Les visages sont déformés ou cachés. Une jeune fille est étendue au milieu de cannettes rouillées et de bouteilles plastique écrasées, sa culotte à la bouche, jambes et yeux grands ouverts. Un homme est assis dos à l'aile de sa voiture, la poitrine fendue en deux, tête baissée en sept teintes de rouge dense. La dépouille carbonisée d'une femme repose sur une pyramide de briques noircies, son visage de charbon, ses dents qui brillent au milieu. Je détourne les yeux.

On passe une porte et on traverse une pièce au sol carrelé, l'air y est plus léger, les pas bruyants sous un plafond plus haut. Cinq policiers sont assis autour d'un bureau d'école, tous sirotent un expresso entre deux bouffées de tabac démesurées. Des verres d'eau tout en longueur sont posés à côté. J'ai tellement envie d'une gorgée de leur eau et d'un soupçon de caféine, mais je ne suis pas vraiment en position de leur demander de me faire une fleur. Ils se taisent et s'adossent à leurs chaises qui grincent, me scrutent tandis qu'un sergent signe une feuille et prend le relais, pointe la plaie à mon front et fait un signe de couture. Il dit quelque chose à l'un des fumeurs, qui soupire et en rajoute des tonnes pour se lever et s'étirer, le sergent se renfrogne et ouvre la marche.

Le monde extérieur est rafraîchissant, et j'avale autant d'oxygène que possible, le pousse à entrer dans mon système



sanguin à grands coups de contractions cardiaques. L'air sent fort l'humidité, et les nuages noirs au-dessus de nos têtes sont sur le point de crever. Je remarque que des personnes se sont arrêtées pour me dévisager et je me sens maladroit et gêné face à ces braves gens, je sens pour la première fois la poigne du sergent autour de mon bras, son autre main repose sur son revolver. L'autre policier ouvre la portière arrière d'une voiture banalisée et je me glisse sur la banquette, en scrutant les citoyens qui m'observent, bouche grande ouverte, à en gober les mouches. Le moteur démarre et ce que je prends pour de la rhétorique politicienne suinte de l'autoradio, le conducteur ranimé part pied au plancher dans un extravagant grincement de pneus et un bruissement de sons parasites. On se retrouve vite dans un embouteillage qui me laisse le temps d'examiner les édifices, une traînée de béton blanc et de verre gris, des gens qui entrent et sortent par des portes et regardent les nuages à travers des fenêtres fermées, attendant l'orage, les rues étroites qui témoignent d'une ancienneté cachée par les façades modernes déjà érodées.

La foudre fait taire la rhétorique et la pluie inonde vite le pare-brise, mon chauffeur voyant la circulation se fluidifier accélère, les essuie-glaces découpent l'étroite trajectoire. Une moitié de moi espère qu'il se plante dans le décor, l'autre voudrait qu'il ralentisse, et conscient de mon impuissance, je me colle à la vitre et sens le verre contre ma joue, m'imagine l'odeur de l'eau, son origine et son voyage, à présent perdue dans le fer et la maçonnerie et cherchant déjà le chemin qui la ramènera à l'océan, vitalité qui soulage de la pestilence de mort de l'essence et des mégots de clopes. On tourne, manquant de peu une camionnette, la pluie redouble, une mer aérienne qui lave les immeubles puis les souille, fait déborder les égouts. Mais cela ne dure pas longtemps, et c'est dommage, les rayons du soleil font jaillir des arcs-en-ciel des

flaques, des prismes huileux décorent le bitume, notre trajet touche à sa fin, nous nous arrêtons devant un élégant bâtiment oblong, la poigne du sergent bien ferme autour de mon bras alors que nous entrons dans l'hôpital, en passant devant des patients et des visiteurs et du personnel médical qui ne remarquent ni les menottes ni l'escorte, des sujets d'inquiétude plus importants en tête. On enfile de longs couloirs brillant de cire et de détergent et je pourrais aussi bien me trouver n'importe où sur terre. Les muscles de mes jambes se crispent et je voudrais continuer de marcher, peut-être me lancer au petit pas de course, puis sprinter, courir pour sauver ma peau, mais au lieu de ça on entre dans une pièce très bien éclairée où une infirmière matrone et sa jeune assistante attendent.

Les préliminaires sont quasi inexistantes, pas de présentations ni d'explications. On m'ordonne de m'allonger sur une table d'opération matelassée où on pourra me coudre la tête, et j'ai conscience que Matrone me regarde sans émotion, comme si elle me connaissait déjà, ou du moins les individus de mon genre, et je me rends compte que je ne suis qu'un problème de plus à ses yeux, évite son regard, l'oublie au profit du sourire de l'infirmière qui se met à nettoyer ma plaie, tamponnant un bout de coton imbibé d'un désinfectant très puissant, qui pique mais c'est pour mon bien, et je profite de son calme, je sais que c'est l'une des dernières femmes que je verrai avant un long moment. La table est confortable et ma tête tient toute seule. Je pourrais m'endormir et rester là pendant des années, mais dès que ma plaie est nettoyée elle quitte la pièce.

Matrone prend le relais, tripote une fiole puis s'approche avec une seringue, brandit l'aiguille afin que je puisse en apprécier la finesse de la pointe. Je ferme les yeux. Des idées d'euthanasie m'emplissent l'esprit, mais je les repousse, me rappelle que l'État est peut-être une machine insensible, mais qu'il ne peut pas être corrompu à ce point. L'aiguille

brûle et l'anesthésiant m'engourdit vite le front. Je suis pris de vertiges, la nausée me remue les tripes, me rappelle ces photos de scènes de crime. Peut-être que c'est un sérum de vérité. La nausée se confirme. Je voudrais vomir mais je sais que c'est impossible. J'ouvre les yeux et surprends un léger sourire affleurer à la surface des lèvres molles de Matrone, me demande si c'est une infirmière dévouée ou un bourreau frustré, mon imagination me joue des tours. La nausée est plus forte que la paranoïa, ce qui fait qu'au final, je m'en fous, et Matrone recouvre mon visage d'un linceul blanc, découpe un cercle dans le tissu à l'endroit où mon front est fendu, et je sens la pression des ciseaux mais pas leurs lames, et je vois un mort enveloppé dans un drap et Matrone m'apparaît comme un spectre à travers le tissu, qui planerait au-dessus de moi, et toute capacité de concentration m'échappe.

La vie est dans les yeux de celui qui regarde, et il faut que je me souvienne de ce joyau, en tout cas je crois que c'est ce que disent les sages, il existe tellement de leçons de vie et tellement de conseils, c'est très facile de s'emmêler. Je suis engourdi, aussi bien mentalement que physiquement, Matrone brandit une aiguille à coudre et fait précautionneusement passer le fil dans le chas, et elle se rapproche et se met à creuser autour de ma blessure, diablesse qui tisse un sort maléfique, gentille dame qui me sauve la vie, qui rapièce la peau, et pas besoin de finasser, pas de chichi ni de fioriture ni de temps perdu. Amour et haine courent avec l'aiguille tandis qu'elle tire aussi fort qu'elle peut sur le fil, et j'ai capitulé, toute volonté de me défendre paralysée, l'amour l'emporte sur la haine au moment où cesse toute réflexion et je me délecte du massage douillet de la table et de la chaleur qui règne dans la pièce et la jeune infirmière est partie mais je suis toujours là et Matrone sait ce qu'elle fait. Lorsqu'elle retire le linceul j'ai envie de la remercier de m'avoir sauvé la vie et m'excuser

d'avoir douté d'elle, mais elle est déjà partie. Je lutte pour me mettre sur pied, la nausée est plus forte, chaque pore de peau transformé en muqueuse de l'estomac.

La tête qui tourne, l'esprit confus, je sors de l'hôpital avec l'aide des policiers, mes pieds si lointains rasent le sol, je tripe jusque dans la voiture et me gargarise au pétrole alors que nous patrouillons dans les rues brumeuses remplies d'hommes-machines sans visage, et je frissonne et me demande si le dégueulis va gicler et si je vais me faire tabasser à coups de matraque, la vue qui se focalise une seconde, se brouille, le cerveau affûté, affaibli, flouté. J'entends une voix et je me demande si c'est vraiment le sergent qui me dit j'ai pitié pour vous, mon ami, vous n'avez pas l'air d'être quelqu'un de vraiment mauvais, mais le temps passera et bien que ce sera dur vous ressortirez de prison fort d'un savoir que peu d'hommes possèdent, et j'essaye de parler mais ça ne prend pas, et peut-être qu'il n'a pas dit ces mots du tout. Peut-être qu'il pense que j'ai été traité avec trop d'indulgence et que je mérite la perpétuité pour ce que j'ai fait.

On tourne pour arriver dans une petite rue pleine de gens, le conducteur est obligé de freiner aussitôt. Je me sens un peu mieux, je baisse la vite et regarde dehors. On est en train de traverser un bout de marché et les étals brillent des couleurs et textures vives de fruits et légumes, une époustouflante exposition d'aubergines poivrons oignons tomates olives concombres citrons bananes cédrats oranges et de tout ce qui a jamais poussé de la terre, aligné et disposé avec amour et soin et attention. Je suis saisi d'une bouffée d'exaltation. L'odeur est incroyable. Le parfum d'agrumes remplit l'intérieur de la voiture et ma nausée disparaît. Une minute en tout cas, avant qu'on atteigne une falaise de viande noire, la puanteur des corps pourrissants détruisant le parfum d'agrumes, un enchevêtrement sanguinolent de membres et

de poitrines et de sabots qui s'effondrent dans notre direction, des centaines de têtes écorchées qui s'approchent, et elles sont si proches que je n'aurais qu'à tendre le bras pour abaisser leurs paupières, seulement les paupières ont été coupées, la peau arrachée pour ne plus laisser qu'un fatras de tissus blancs ensanglantés et d'épaisses veines gonflées, yeux de chèvres et de moutons écarquillés d'horreur, créatures sans défense castrées et ouvertes au couteau et à la machette, leurs cris que leurs massacreurs sont les seuls à avoir entendus les bras dans leurs intestins jusqu'aux coudes, ces animaux sans le moindre droit, visages dépouillés de leur identité, et les contrôleurs qui insistent pour dire qu'ils n'éprouvent aucune douleur et n'ont pas de sentiments ou de pensées propres, que leurs bourreaux ne font que leur boulot, et tandis que nous continuons d'avancer je vois des porcs pendus à des crocs imposants, boyaux et cœurs arrachés, sens la nausée remonter et donnerais tout pour pouvoir vomir.

De retour au commissariat on me remet dans la cellule, l'homme tailladé m'aide à m'asseoir par terre dos au mur, de retour à ma place, là où est ma place. Je suis sans défense mais sans trop savoir pourquoi je sais que je suis en sécurité avec ces prisonniers, pose ma tête contre mes genoux, enfile la main dans ma poche et vérifie que mon porte-bonheur est toujours là. Je le serre fort et prononce une drôle de sorte de prière.

Quand j'étais petit j'ai attrapé un papillon et l'ai mis dans un bocal, mais j'étais trop jeune pour savoir qu'avec le couvercle fermé il ne pouvait pas respirer. Je l'ai vu battre des ailes les ai entendues tapoter le verre et je voulais le garder quelques jours seulement comme animal de compagnie avant de le relâcher et ses ailes étaient magnifiques et j'ai passé beaucoup de temps à admirer leurs motifs et l'épaisseur

des ailes était tellement incroyable, incroyable que quelque chose d'aussi fragile puisse voler si haut. C'était l'été et tout était parfait, avec les arbres recouverts de feuilles et les fleurs ouvertes et j'aimais ce papillon et pendant tout ce temps il mourait à petit feu, suffoquait en silence. Je l'ai laissé pour aller jouer et quand je suis revenu il était au fond du bocal et il ne bougeait plus et sans trop vraiment le comprendre j'ai su qu'il était mort. On l'a amené au terrain communal et on l'a enterré dans les fougères et Maman m'a dit que les papillons étaient si beaux qu'ils ne vivaient que très peu de temps, qu'au début ce sont des chenilles et puis pour un jour seulement ils deviennent des papillons. J'étais triste et j'ai pleuré, mais en même temps ça me paraissait presque juste, même si ça me faisait me sentir encore plus coupable puisqu'il n'avait pas eu droit à sa journée de vie entière. Je ne sais pas pourquoi je pense au papillon maintenant, mais c'est bien à ça que je pense.

La pelouse commence à jaunir elle est pleine de pâquerettes et de pissenlits et il faudrait la tondre et Mamie dit qu'elle est trop fatiguée pour le faire elle n'a tout simplement plus la force soupire je me fais vieille mon chéri mais seulement de l'extérieur à l'intérieur je me sens la même que quand j'étais petite fille ce n'est que le corps qui change et vieillit l'esprit reste pareil il est éternel alors Maman et moi on pousse la tondeuse et c'est chouette d'aider les autres et on vit encore chez Mamie et c'est presque toujours l'été dans mes souvenirs ou alors si c'est à l'intérieur c'est un hiver de conte de fées et l'odeur de la pelouse fraîchement tondu me rappelle les souris à moins que ce soit les souris qui me rappellent la pelouse et les champs en jachère où elles vivent l'été et Mamie est assise dans un transat et nous regarde en train de rire vous avez laissé un pissenlit là et une

touffe d'herbe ici et je déborde d'énergie je suis en train de grandir et bientôt j'aurai quatre ans et j'aurai ma fête d'anniversaire avec des sandwiches et des jeux et pour une raison qui m'échappe quand on remue l'herbe elle est toute mouillée et quelqu'un rit dans un jardin voisin et on boit du sirop à l'orange et on mange de petits canapés au jambon et à la crème et le jardin est plein de plantes et de chats qui dorment sur le toit de la remise à charbon et la cabane de mon père est sur un des côtés de la remise elle est toute petite pour un grand construite avec des planches de bois clouées ensemble et une petite porte de placard et une boîte aux lettres seulement quand il m'a envoyé ces cartes postales elles sont passées sous la porte de la vraie maison et c'est difficile de dire si j'ai déjà mon porte-bonheur avec moi à cette époque c'est presque comme si j'étais né avec même si je sais qu'il appartenait à Mamie avant moi et dans un an j'irai à l'école et j'apprendrai à lire et à écrire et Maman et Mamie sont assises dans leurs transats et moi je regarde les papillons qui volettent et les abeilles qui bourdonnent et sens la chaleur du soleil sur mes jambes et elles sont en train de discuter sans savoir que j'écoute et elles disent quel dommage qu'il doive aller à l'école et une partie de moi a peur de quitter ce jardin même si une autre partie de moi veut devenir un grand garçon et elles parlent des brimades et d'un enfant qui s'est tué parce que de méchants enfants lui avaient dit des vilaines choses mais je ne veux pas entendre ce genre de choses et la nuit parfois j'ai le droit à une histoire de Maman et d'autres fois de Mamie et une de mes préférées c'est celle de Noé et de son arche avec tous les genres d'animaux qui arrivent pour échapper au déluge parce que Dieu est en colère à cause des mauvaises choses qu'ont faites les hommes et je demande pourquoi seulement deux animaux de chaque espèce et pourquoi est-ce que tous

les autres doivent finir noyés si ce sont les humains qui sont responsables de tout ça et Mamie répond qu'elle n'est pas très sûre mais peut-être que les animaux savent que c'est la volonté de Dieu ce qui fait que ça ne les dérange pas d'aller au paradis mais cette réponse me convainc pas du tout et je lui demande pourquoi est-ce qu'il y a un garçon et une fille de chaque espèce et elle m'explique que c'est la nature que les hommes et les femmes forment un équilibre et sans l'un l'autre n'existerait pas tout à son contraire dans la vie une autre moitié qui le rend entier et je comprendrai quand je serai grand est-ce que j'imagine à quel point ce serait ennuyeux s'il n'y avait que des hommes ou que des femmes et je hoche la tête et je fais oui ce serait ennuyeux même si je n'aime pas beaucoup les filles parce qu'elles sont bêtes et jouent avec des poupées et une autre fois elle me raconte l'histoire de la pomme magique dans le jardin spécial et comment les gens ont fichu le bazar et ça paraît tellement idiot vu que Mamie fait des tartes avec les pommes qui tombent des arbres de la maison du fond dans son jardin et peut-être qu'elle m'en fera une pour mon anniversaire et puis de toute façon il n'y a pas de serpents dans ce pays ou en tout cas pas beaucoup j'en ai jamais vu un seul et je mange jamais ces pommes qui tombent par terre parce qu'elles sont acides et certaines ont plein de vers à l'intérieur et elles ont un goût différent cuites avec un tas de sucre pour les rendre sucrées et de la crème anglaise par-dessus tout ça.

Menottés deux par deux nous sommes regroupés avec les hommes des autres cellules, contrôlés par la police et les gardes avant de sortir du commissariat, des uniformes différents braquant les mêmes fusils, les matons mal rasés et plus brutaux. C'est cinglé de se dire qu'ils nous tireront dessus si on essaye de s'enfuir, qu'ils tueront un homme sans se soucier



du crime qu'il a commis, qu'il s'agisse d'un violeur en série ou d'un pickpocket. La tentative d'évasion est un crime capital et c'est comme une révélation de se rendre compte que le pire crime qu'on puisse commettre est d'embarrasser les autorités et leurs représentants. Un maton fait tourner sa matraque par jeu, nous tapote les épaules tandis que nous montons à bord du fourgon, et quand vient mon tour j'ai le droit à un vrai coup. Le détraqué esquimau n'est pas loin, en train de lécher un cône à la fraise, lorgnant et saluant de la main les prisonniers, qui répondent en le couvrant d'insultes, leur colère est évidente mais impuissante, et le pervers éclate de rire et roule des yeux et remet une couche de menaces sexuelles, de menaces de viol, son regard croise le mien, oui, je baise vous tous jusqu'au dernier très bien et très fort.

Des policiers montent à l'arrière du fourgon, les prisonniers assis dans le sens de la marche, de petits hublots percent toute la longueur mais ils sont quasiment condamnés par la crasse, des restes d'araignées et une guêpe momifiée dans la toile à côté de moi. Les portes se referment et le fourgon tremble, les vibrations se prolongent pour finalement mourir et nous devons attendre une grosse dizaine de minutes avant de partir, l'air devient de plus en plus étouffant, les hommes trépigment et la tension monte, l'espace se réduit à mesure que les couches de sueur se superposent. Et ce n'est que maintenant que nous sommes enfermés dans ce fourgon que je me rends compte que je suis attaché à un inconnu qui porte tout autour du cou un collier emmêlé d'ecchymoses et dont les traits sont déformés par un sentiment de défaite absolue. Il ne me regarde pas quand je le pousse doucement du coude. Je parle, mais il n'entend pas. Sa main est tout près de la mienne, l'acier des menottes est froid, mais loin d'être aussi glacial que sa peau. Il ne pleure pas, ne tremble pas ni rien du tout, se contente de regarder droit devant lui.

Quand le fourgon démarre il est au début hésitant, nous secoue gentiment, nous, cargaison de condamnés sous forme d'hommes petits, grands, maigres, gros, jeunes et vieux qui s'accrochent au siège de devant tandis que nous cahotons en direction du cauchemar qui nous attend au sommet de la colline, à contresens sur des montagnes russes complètement foutues, prisonniers de nos esprits, regrettant les crimes que nous avons commis, le fait d'avoir été pris, tous silencieux à l'exception d'un gnome qui parle à voix basse à un ami invisible, surexcité à un moment, furtif l'instant d'après. Un prisonnier la tête prise dans un bandage entend cette conversation et se met à fredonner en tapotant des doigts sur le bord de sa fenêtre, sélectionne une mouche morte dans la nappe de toile d'araignée, la porte tout près de son visage en plissant les yeux, écrase le cadavre entre ses doigts, qu'il essuie sur son pantalon, satisfait de cette démonstration de force. Mais sa petite mélodie sonne faux, et son assurance se brise lorsqu'un autre prisonnier se tourne vers lui pour le menacer, et l'écraseur de mouches est rompu à son tour. Ce fourgon est une arche maudite à la dérive dans de vieilles rues de brique et de pierre, notre visibilité est mauvaise, et notre effroi est tel qu'on se réjouirait presque de ne pas voir grand-chose.

Il ne se passe pas longtemps avant qu'on se mette à grimper la colline au bout de la ville, le moteur luttant contre le degré d'inclinaison. Le temps ralentit et nos émotions sont à vif, on profite d'un changement de vitesse pour tendre le cou, jeter un dernier coup d'œil aux rues qui défilent, et c'est comme si nous prenions tous conscience au même moment que nous ne reverrons plus ce monde avant des mois et des années. Un bref instant je nous imagine liés par une unité, mais ce vœu pieux ne dure pas, la pression augmente à mesure que la vitesse du fourgon diminue, le cri perçant du moteur nous fige comme un ordre, nous pousse à nous rasseoir au fond

de notre siège et à oublier. Le fourgon trépide et les parois vibrent, l'essieu peine à supporter son poids, et à l'approche du sommet on avance à peine, les souffrances du moteur nous déchirent les tympan au moment où on se stabilise et on s'arrête. Le fourgon tremble et le moteur se tait et même le gnome murmurant est silencieux, concentré sur le bruit sourd des bottes à l'extérieur.

Notre boîte à sardines s'ouvre tout à coup et la température chute. Les prisonniers grimacent sous les premiers ordres beuglés. Des matons frappent contre les parois du fourgon, on nous met debout et on nous fait sortir vite fait pour nous confronter à vingt sadiques au visage sévère arborant matraques et armes à feu, notre escorte policière sur la touche, les matons nous dirigent vers la prison. Je relève la tête et la voici, Seven Towers, les Sept Tours, le château prison du sommet de la colline. Un gigantesque empilement de pierres dissimule le ciel, se fondant avec la roche qui le porte comme si la prison avait poussé du tréfonds de la terre. Il y a une tour au niveau des grilles, à l'intérieur une porte ouverte, mais pas le temps d'admirer l'architecture, on nous aiguillonne vers l'entrée, et je me sens rapetisser face au gigantisme de cette prison qui nous transforme en insectes humains, et jetant un coup d'œil à la fenêtre qui donne sur les grilles je surprends une silhouette aux cheveux blancs en train de nous observer, je manque de trébucher en gravissant trois marches et passe les grilles en me prenant un coup de matraque au bras, les gonds couinent tandis qu'on nous pousse plus avant dans le château, les cris des matons plus violents, un tir de barrage de colère gratuite, et on traverse au pas de course d'autres grilles pour emprunter une étroite passerelle flanquée de fil barbelé coupant et déboucher sur une petite cour où on s'arrête, les enceintes intérieures nous dominent de toute leur taille, les remparts du château dissimulent la lumière qui fuit déjà.

On nous aligne en rangs, le prisonnier qui est avec moi prend trop de temps à se mettre au garde-à-vous, un maton s'avance et lui enfonce sa matraque dans le plexus solaire. Il trouve ça drôle de voir un homme plié en deux, rit et rejoint ses amis en roulant des épaules. Deux policiers sont entrés dans la prison et s'affairent à retirer les menottes, en remontant notre rangée, et le suicidaire serre ma main tandis qu'ils approchent. Il se retient jusqu'à ce que la police arrive à notre hauteur et finit par me lâcher, relevant la main avec moi. Une clef s'introduit nerveusement dans la serrure, les policiers évitent nos regards et quand ils ont récupéré toutes les menottes ils partent sans demander leur reste. Les matons restent, nous scrutent intensément, pointent certains individus, fumant et riant et jouissant de notre peur et de la part qu'ils y prennent.

Un maton trapu se dresse sur une caisse, un enfoiré du plus bas échelon qui s'est trouvé une scène à la mesure de son absence de talent. Il se met à nous faire la leçon, en grossissant la voix, et très vite il est pris d'une rage absolue, les prisonniers baissent les yeux, le chuchoteur du fourgon secoue la tête en affichant une caricature de tristesse. On est passé au tribunal et on a déjà eu le droit à tout cela, mais ici c'est sans décorum, et sans beaucoup de limites. Le chuchoteur ne l'a pas encore compris et se met à parler à voix haute, le maton sur la caisse s'interrompt stupéfié. Une seconde de calme, puis l'aspirant dictateur explose, un autre maton se précipite et frappe le gnome de sa matraque. Le chuchoteur est surpris, cesse de parler et boude, fait de drôles de grimaces au sol, un sourire émergeant tandis qu'il écoute son ami invisible. Le dictateur se balance sur ses talons en examinant nos rangs, ignore les expressions du fou, sa voix tantôt enfle et tantôt s'amenuise. Au bout d'un moment ça ne fait plus effet. À la fin de la tirade, une courte pause le temps de sortir une liste.

Des noms sont appelés et des prisonniers emmenés, réunis en petits groupes avant de passer les portes. Les effectifs diminuent rapidement. Très vite, il ne reste plus qu'une poignée d'entre nous.

Deux matons se saisissent de moi, furieux que je n'aie pas répondu. Ils me font sortir par d'autres portes, me font emprunter un couloir et me poussent dans une pièce où je me retrouve face à un autre supérieur, qui lui pourrait briser la caisse s'il montait dessus, et a dû également briser quelques hommes au fil des ans. Sa peau est recouverte de perles, la sueur macule sa veste, dents jaunes ponctuées de pépites d'or. Il pue l'animal mort, de la chair d'agneau et de chèvre coincée entre les dents, de la viande de porc en putréfaction tissée dans son uniforme. Je considère son groin de cartoon et sa peau rose et je prends conscience que cet homme est Porky Pig, humble porcine auquel des scientifiques ont inoculé le sadisme et la mesquinerie de l'espèce humaine. Je me sens rassuré. Mais il fait des signes. Remue les pieds. Me dit de baisser mon pantalon.

C'est le moment que tout homme redoute, la revanche d'un système propre sur lui et pervers à tous les niveaux. J'ai été conditionné à m'y attendre sans jamais croire que cela m'arriverait un jour. Une terreur à l'état brut me fige sur place, et il faut que je trouve un moyen de me défendre mais ma faculté de pensée est figée elle aussi et la peur panique ressuscite la nausée que j'ai éprouvée plus tôt, et si l'hôpital était plein d'anges alors cet endroit est rempli de démons, et bizarrement c'est juste au moment où je suis sur le point d'être violé par cet homme-porc que je remarque que la pièce a de minuscules fenêtres de chapelle et qu'un long rayon de lumière violette brille dans la semi-obscurité illuminant un milliard de grains de poussière et c'est un très beau spectacle qui me réchauffe de l'intérieur et qui sent à plein nez Dieu et l'infini et ma